

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co. au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La. Téléphone, Main 100.
Abonnement à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississippi, \$1.50 par an.
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois \$0.25

AMERIQUE ET EUROPE

Le refus des Etats-Unis d'assister à la Conférence de La Haye a provoqué dans les milieux anglais et italiens une vive surprise et une profonde déception. Jusqu'à la dernière minute, M. Lloyd George avait espéré un acquiescement. M. Child, ambassadeur des Etats-Unis en Italie, qui suivait les travaux de la Conférence et qui avait été consulté sur les intentions de son gouvernement, n'était pas montré découragé, au contraire. Que s'est-il donc passé? Comment s'est produit le revirement de l'Amérique?

Il faut en croire le "Cahier" américain, "les choses se seraient passées ainsi:

"Samedi soir, M. Child laissait entendre que son gouvernement ne réprimanderait pas à envoyer des experts à La Haye, étant donné le caractère strictement économique que devait présenter cette réunion. Pour un peu, on eût illuminé à la villa Albertine. A Paris, on témoignait également de dispositions sinon enthousiastes, du moins bienveillantes. Toutefois, M. Poincaré, avait insisté dans ses instructions à M. Barthou pour que les dispositions relatives à la réunion de cette commission fussent conçues de telle façon qu'elle n'appartint en aucune manière comme une continuation plus ou moins déguisée de la Conférence de Gênes. C'est dans cet esprit qu'il avait subordonné l'adhésion de la France aux deux conditions préalables suivantes: 1o les experts ne seraient pas nommés à Gênes; 2o les Soviets ne seraient pas admis aux délibérations du comité. M. Child, informé par M. Barthou, s'était déclaré pleinement d'accord avec lui sur cette formule et avait télégraphié dans ce sens à Washington.

"Sur ces entrefaites, M. Lloyd George, désireux de défendre sa popularité en Angleterre et de masquer le fiasco de la Conférence, imagina d'insérer dans le protocole le fameux article 2, qui prévoit la réunion, antérieurement à celle des experts, de représentants des puissances, chargés de délimiter le champ d'action des premiers. Du coup, le caractère de la réunion de La Haye était profondément modifié et prenait une couleur politique."

L'article 2, en effet, ne précisait point les qualités des représentants de la réunion préliminaire et laissait aux gouvernements la possibilité de désigner des hommes politiques. C'était aller nettement à l'encontre de la première conception qu'on avait eue de la convocation d'une assemblée de techniciens. M. Hughes, aussitôt informé, fit savoir que s'il était personnellement favorable à une simple réunion d'experts, il se refusait à souscrire à un projet qui impliquait la continuation de la conférence, simplement transportée en fait sur un terrain différent. Cette attitude assez logique est en parfaite conformité avec les directives de la politique des Etats-Unis, qui se refusent obstinément à s'immiscer dans la politique européenne.

De Gênes à La Haye

Si l'on se reporte, par la pensée, aux conférences tenues ces dernières années aussi fréquemment que vainement, on remarque aussitôt un trait commun à toutes ces réunions, en ce qui concerne du moins leur compte rendu dans la presse. On peut, en effet, schématiser de la sorte l'impression générale que les journaux en fournissent.

Première phase.—La Conférence de X ou Y est annoncée et son programme est publié. Aussitôt une opposition violente et parfaitement légitime se manifeste, tant de la part des milieux responsables que de l'opinion publique. On fait ressortir avec énergie que le fait seul de mettre en discussion tel ou tel point de droit éminemment acquis que nous tenons solennellement des traités, les diminue ou leur donne une entorse, à l'exception de l'extrême gauche qui, depuis la constitution du parti socialiste unifié en 1900, fait systématiquement le jeu de l'Allemagne, tout le monde est d'avis, en France, et entre Français, qu'il vaut mieux repousser l'invitation, au risque de mécontenter une fois pour toutes l'Angleterre, plutôt que de courir le risque d'effeuiller une fois de plus, page après page, les instruments diplomatiques où notre victoire est consignée.

Deuxième phase.—En présence des représentations françaises, M. Lloyd George reconnaît loyalement que la France n'est pas l'Angleterre, que nos préjugés ne sont pas sans base, et il offre le terrain innocent d'une entrevue préliminaire, à seule fin d'examiner, en toute franchise, si les points qui divisent les cabinets de Paris et de Londres sont bien aussi irréductibles qu'il apparaît.

Troisième phase.—La presse fran-

çaise, plus ou moins inspirée par le Quai d'Orsay, remarque, avec une espèce de satisfaction lasée, que l'Angleterre n'est pas la France, que, du moment qu'aucune décision ne doit être prise d'une façon irréversible, aucun péril grave n'est en vue, qu'il ne faut pas faire de l'opposition pour l'opposition, que M. Lloyd George a récemment confié à un de ses amis intimes combien la France lui était sympathique, que nous ne devons pas oublier les bienfaits spéciaux de l'industrie britannique, qu'au surplus les conversations se porteront tout au plus sur des questions de méthode... Bref, on accepte les conférences préliminaires.

Quatrième phase.—La rencontre préliminaire a lieu, dans un port de mer, ou dans un château, prêtés aux hommes politiques franco-anglais, parfois franco-belgo-anglais-italiens, par un Israélite ami de M. Lloyd George. Elle se fait ordinairement, sinon dans les ténèbres, du moins entourée d'une discrétion rare. Au bout de quarante-huit heures, on apprend qu'après une discussion, qui fut parfois ardue, mais qui se termina cordialement, les conceptions, qui paraissaient opposées se sont miraculeusement rejointes, que, du moment qu'aucune différence ne subsiste entre les points de vue interalliés, non seulement la conférence projetée n'est pas un mal, mais ce serait un mal que de ne pas la tenir. On ajoute qu'il ne convient pas de donner plus de détails pour ne pas fournir aux Allemands des lumières dont ils abuseraient, mais qu'on peut déjà dire que l'Entente sort de la crise plus forte qu'auparavant et que le front commun est rétabli au-delà de toutes espérances.

Cinquième phase.—La Conférence a lieu. Les Allemands au bout de quelques heures affichent des opinions subversives, démanquent des batteries menaçantes et provocatrices, refusent carrément de remplir leurs obligations et, par l'organe de leur propagande ajoutent à leurs détestables procédés des injures sinistres. M. Lloyd George, toujours très loyal, se lève d'un air grave, après avoir invoqué son vieux dieu gallois, regarde les journalistes et prononce, contre le Reich, un des discours pathétiques que les journaux français reproduisent le lendemain en extenso, en se félicitant d'avoir retrouvé, enfin mais pour toujours le Lloyd George de mars 1918, qui était bien décidé à faire couvrir les frais de la guerre jusqu'au dernier centime par les Hohenzollern et leurs abominables sujets. Néanmoins, le même Lloyd George s'oppose à la rupture des pourparlers, de même qu'à la prise des sanctions; et il finit par transiger sur l'envoi d'une note, d'un memorandum, d'un ultimatum, d'une mise au point. Et la Conférence rebondit.

Sixième phase.—Les dépêches se font plus courtes, plus rares, plus obscures. Des difficultés imprévues se présentent. Le rôle de M. Lloyd George tourne toujours loyalement à la conciliation. Il fait observer qu'une déception immense et universelle retomberait lourdement sur la tête de celui des participants, qui, après être allé si loin, interromperait les pourparlers au moment où les plus gros obstacles sont surmontés. Des alliés et venus bizarres d'experts, de ministres sont signalés. Des notes énigmatiques paraissent...

Septième phase.—On apprend que l'accord définitif a pu être conclu. La France a consenti, par fidélité à l'alliance, par esprit bon-européen, des concessions minimes qui ont cela d'utile qu'elles consolident le reste de son acquis. Un communiqué général est exhibé, où tout le monde se congratule.

Huitième phase.—En lisant plus attentivement que les autres le susdit communiqué, un journaliste de droite fait remarquer que, sans le dire, on s'en rendra nettement compte, la France a abandonné des positions formidables, souffert des dénis de justice impudents; que d'autre part l'Allemagne a obtenu ou des délais, ou des crédits, ou des réductions de dette, que l'Angleterre s'est substituée à nous quelque part en Orient ou en Extrême-Orient, et que, pour achever le bouquet, les résolutions présentées comme définitives sont archi-provisaires, en un mot que ce que nous avons perdu est seul positif.

Nuvième phase.—Les journalistes présents à la conférence, de retour à Paris, rapportent leurs impressions, content des anecdotes, puis s'enhardissent peu à peu, font des révélations curieuses. On apprend alors que, toujours loyal, M. Lloyd George, au moment de la sixième phase, a posé à la France, en termes particulièrement francs et amicaux, un ultimatum en règle, la menaçant de se joindre à ses ennemis, si elle n'adoptait pas immédiatement le projet d'accord cher au Foreign Office. On finit par avouer que, pendant un jour, la situation a été aussi critique qu'en 1914 et que les manœuvres particulièrement sincères du Premier anglais ont failli nuire contre nous une terrible conspiration.

Dixième phase.—Le loyalisme de M. Lloyd George reçoit un nouveau coup de fer, et l'on nous informe obligeamment que son grand discours de réprimande aux Allemands avait été revu à Berlin avant d'être prononcé, que tout était préparé avec droiture entre Londres et Berlin, et que l'entente la plus candide n'a cessé de régner, en sous-main, de l'un à l'autre.

Onzième phase.—L'opinion publi-

que française est indignée; le ministère est ébranlé! Mais les Chambres le maintiennent au pouvoir sur son affirmation que pareils faits, d'ailleurs un peu exagérés, ne se reproduiraient jamais plus.

Douzième phase.—On annonce du reste que, pour compléter les points laissés dans le doute par les précédentes conférences, une réunion d'experts va avoir lieu, où nous aurons toute satisfaction, que dans l'ensemble la France a les sympathies des Américains, et que M. Lloyd George n'est applaudi, secondé, encouragé que par les fripouilles. Nos droits essentiels restent intacts, nous sommes maîtres de notre destinée, et notre supériorité militaire nous permet d'écraser en un clin d'œil l'Allemagne et ses suppôts.

Telle est en gros l'histoire qui va de Cannes à Gênes. Telle sera, j'en ai peur, à quelques variantes près, l'histoire qui déjà se dirige de Gênes à La Haye. RENE JOHANNET.

Le Mystère de la Passion

A NANCY

Pour conjurer les terribles ravages que la peste faisait parmi eux, pendant la guerre de Trente ans, les montagnards bavarois firent, en 1633, le vœu de jouer tous les dix ans, à Oberammergau, le drame de la Passion, qui ne fut d'ailleurs définitivement mis au point que beaucoup plus tard par le curé de la petite ville, Joseph Daisenberger.

Ces représentations en plein air de drame sacré ne tardèrent pas à attirer de nombreux spectateurs et leur réputation ne cessa de s'accroître au cours des XVIIIe et XIXe siècles, lorsque, au début du XXe, un homme actif, et énergique, à l'esprit large et entreprenant, eut un jour l'idée de ne pas laisser à l'Allemagne le monopole de cette manifestation d'art religieux.

Cet homme — un prêtre lorrain — c'est Mgr Petit, prélat de la maison de Sa Sainteté et curé de la paroisse Saint-Joseph de Nancy, qui s'éleva dans un quartier historique de la "ville aux portes d'or".

Joignant la promptitude d'exécution à la vivacité d'imagination, celui qui n'était alors que l'abbé Petit fit construire un théâtre et, en 1904, il y repréentait pour la première fois le Mystère de la Passion, en seize actes et vingt-deux tableaux vivants, avec un livret directement inspiré des évangiles et du texte des plus anciens "mystères" du moyen âge, et une musique empruntée aux plus beaux oratorios de Bach et de Mendelssohn. Quant aux acteurs, ils furent tous choisis, parmi les paroissiens de l'église Saint-Joseph, et, depuis cette époque, ils donnent gratuitement leur concours. Le rôle du Christ est magistralement tenu par un employé principal d'une des plus importantes industries de Nancy.

Pendant la guerre, le théâtre fut complètement anéanti par les bombes d'avions boches. Il est aujourd'hui relevé de ses ruines par l'inlassable ardeur de Mgr Petit, qui en a profité pour l'agrandir et l'embellir: la salle peut contenir plus de mille personnes; la scène, large de vingt-deux mètres et profonde de quinze, sur laquelle, à certains moments, évoluent à la fois un millier de personnages dont les riches et somptueux costumes ont été fidèlement composés d'après le dictionnaire des antiquités romaines et les documents les plus authentiques. Les décors, d'une grande vérité historique, et le spectacle, qui dépasse en durée et en mise en scène les drames les plus célèbres de notre époque dure de 9 h. 30 du matin à 5 heures du soir, avec une interruption d'une heure et demie pour déjeuner.

Plus de huit mille spectateurs sont venus assister à la Passion de Nancy, qui, de l'avis de tous ceux qui ont pu faire la comparaison, est infiniment plus impressionnante par sa figuration, ses jeux de lumière, ses chœurs et son orchestration, que la Passion d'Oberammergau.

Cette année, Mme Millerand a bien voulu promettre à Mgr Petit de venir présider l'une des représentations, qui auront lieu le 28 mai, le 11 juin, tous les dimanches des mois de juillet, août et septembre et le 14 juillet. De hautes personnalités belges, américaines et anglaises sont également attendues.

LEUR HOMME

Peut-être se souvient-on qu'il y a quelque temps, le résultat d'une enquête sur les aspirations matrimoniales de la jeune fille faisait le sujet d'une chronique qui portait pour titre: "Pourquoi elle se marie". Son auteur reçut une lettre de protestation indignée d'une femme qui se prétendait âgée de vingt ans. (On doit toujours donner le bénéfice du doute tant qu'on ne peut vérifier). Et cette adolescente déclarait que si son nombre de ses compagnes ne se mariaient pas, c'est qu'elles ne trouvaient pas leur idéal. Il est donc bien difficile à trouver, pensera-t-on?

Il est vrai que si cet idéal est celui des jeunes Américaines qui viennent de participer à un concours de rhétorique d'un collège féminin de Detroit, il est fort compréhensible que les jeunes filles ne puissent que coiffées sainte Catherine.

des étudiantes qui étudiaient peut-être, "leur homme" devait être tout d'abord un athlète. Le culte du muscle est devenu général. N'a-t-on pas rapporté dernièrement des combats de pugilat entre femmes, en Allemagne; les assauts d'escrime, les matches de tennis, de football, de baseball, de golf, de gourt, les courses à pied, les concours de natation, le motocyclisme en Angleterre, aux Etats-Unis, en France? N'y a-t-il pas dans les grands pays — il y en a aussi dans certains petits — des écoles féminines d'athlétisme? N'a-t-on pas récemment tenu des olympiades féminines à Monte-Carlo, des concours athlétiques à Welshy, des épreuves intercollegiales à Mamaroneck? Alors, qu'il étonnant que la jeune fille sportive, que l'amateur passionnée d'athlétisme veuille pour mari un homme qui pourra avec elle s'exercer à la course, jouer au tennis ou au golf, s'entraîner au pugilat — ce dernier sport serait un moyen aussi radical que pratique de régler les inévitables différends conjugaux!

Parlez-moi d'un beau (!) gars comme Dempsey pour mari!

Si c'est là la qualité première du mari idéal, il y en a d'autres qui ne sont pas sans valeur. Pour les jeunes Américaines qui nous intéressent, le mari idéal doit être un athlète zai. S'il taloche sa femme, il doit savoir la faire rire, avoir le mot drôle pour accompagner chaque riposte au pugilat, (chaque renvoi au tennis. Non seulement il doit fournir à sa femme l'occasion de développer ses muscles, mais encore lui assurer celle de se dilater la rate. Il est vrai que cette seconde qualité ne sera peut-être plus exigée l'an prochain, vu la récente découverte d'un médicament américain. Comme ce sont les larmes qui sont immenses hygiéniques, il n'est pas impossible que ces jeunes filles ultra-modernes n'exigent plus que leur mari soit joyeux, mais au contraire soit irrémédiablement Jean-qui-pleure.

Puis viennent des qualités plus secondaires: politesse — le coup de poing avec le sourire — simplicité — ou donc êtes-vous champions humbles et pas poseurs? — générosité — combien faut-il de robes et de chapeaux à une jeune sportive, chaque année? — intrépidité — i. e. sans peur des coups du rouleau à pâté.

On exigeait aussi que cet idéal mari soit en plus un bon danseur — oh! le vide des têtes-tête heureusement comblé par les savantes et compliquées figures des excentriques danses modernes!

Une jeune fille, voulant sans doute faire diversion et en même temps démontrer une certaine érudition, déclara que son idéal devait être un composé d'Apollon, de Vernon Castle, de Rudolph Valentino, de Mark Twain, d'Abraham-Lincoln et de Douglas Fairbanks. Elle avait un peu différé des autres. Elle exigeait plus. Il semble que pour elle, ces noms signifiaient: le beau parleur, le bon danseur, le bel amoureux, l'humoriste, le cœur généreux, l'athlète. Mais, au fait, en apprenant le nom de Lincoln, on se demande si l'étudiante ne pensait pas à l'abolition de l'esclavage? Elle demandait peut-être que son mari la laisse entièrement libre de ses actes? Et cela peut faire soupçonner que cette jeune fille, si jamais elle trouve mari, voudra, après le mariage, pouvoir ajouter un autre fleuron à la couronne qu'elle exigeait sur la tête de l'homme de son choix, mais auquel il n'y tiendrait probablement pas du tout!

Et voilà! La jeune fille américaine, n'il est permis de la juger d'après ses sœurs du collège de Detroit, tout pour mari un athlète gai, beau, poli et généreux.

Quelle serait la réponse de la jeune Canadienne si on lui demandait de définir ce qu'elle exigeait de "son homme"? — Presse, Montréal.

UN HEROS QUI A PEUR DE SA FEMME

Un chauffeur français, M. Henri P... fut arrêté à Livingston pour excès de vitesse. Amené devant le juge de paix Squiers, celui-ci le condamna à une amende de vingt-cinq dollars. En entendant ces mots, le chauffeur ne put s'empêcher d'exprimer en termes véhéments son désespoir:

— C'est terrible! s'écria-t-il. Je n'oserais jamais rentrer à la maison et affronter ma femme sans ces vingt-cinq dollars. Elle me tuerait! — Allons, allons! fit le juge paternel. soyez courageux, mon brave! — Courageux! répliqua Henri P... mais je le suis, Votre Honneur, voyez plutôt!

Et Henri montrait en disant cela la croix de guerre qui brillait sur sa poitrine.

— Cette croix-là, Votre Honneur, je l'ai gagnée à la Marne, c'est la preuve que je n'ai pas les foies verts. Ah! b... non! Un Boche, dix Boches, cent Boches même ne m'ont jamais effrayé, mais ma femme, Votre Honneur, ma femme, vous ne la connaissez pas! Non, non, jamais je n'oserais me présenter à elle sans ces vingt-cinq dollars!

Emu, le juge, le bon juge, s'approcha du héros de la Marne et glissa dans sa poche le montant de l'amende. Et Henri put rentrer chez lui sans avoir à redouter l'ire de sa moitié.

Prenez le temps comme il vient, le vent comme il souffle et la femme comme elle est. — Alfred de Musset.

Bureau Franco-Américain DE CORRESPONDANCE SCOLAIRE

Jamais peut-être un besoin de rapprochement international ne s'était fait sentir d'une façon plus intense qu'au lendemain de la grande guerre. A peine s'était évanoui l'écho des vivats joyeux et des hymnes de victoire que surgissaient à l'horizon mille petits points noirs, jetant un malaise inquiétant dans l'esprit des frères d'armes d'hier...

Or, à l'heure actuelle, il est une institution qui poursuit sans bruit une œuvre, qui vise à détruire le mal dans ses racines, en faisant disparaître les malentendus fâcheux qui divisent les peuples et amènent fatalement les conflits armés.

Cette institution est le Bureau de correspondance scolaire internationale, ayant pour "pivot" le Bureau franco-américain.

Mettre en rapport, en contact intime, par un échange de lettres, les esprits et les cœurs des différents pays, et en particulier les jeunes cœurs et les jeunes esprits de la France et des Etats-Unis et leur fournir ainsi l'occasion de se reconnaître, de s'apprécier, de s'aimer, quel fondement plus solide, plus logique, quelle plus certaine garantie pourrait-on rêver pour le maintien de la paix universelle?...

Le Bureau, dont le siège social est à l'Ecole Normale Supérieure Peabody (Peabody College for Teachers), à Nashville, Etat du Tennessee, est de fondation récente. Il a pris naissance dans les camps américains où s'entraînaient les soldats qui virent se battre pour la cause que défendait la France. Son fondateur, le Dr. Roehm, ayant soumis son idée et ses plans au Haut-Commissaire de la République Française à Washington, en reçut les plus chaleureux encouragements, il eut le même accueil auprès du gouvernement des Etats-Unis (Department of State), du ministère de l'Instruction publique aux Etats-Unis et en France; les directeurs de l'enseignement dans les divers Etats promirent leur collaboration, et il en fut de même des grandes sociétés nationales telles que la "National Teachers Association", la "General Federation of Women's Clubs", etc.

Quant aux professeurs de langues vivantes, leur adhésion fut spontanée et enthousiaste. Beaucoup d'entre eux avaient déjà tenté d'organiser pour leurs élèves ces échanges épistolaires, mais ces tentatives avaient plus ou moins échoué et n'avaient produit que des résultats négligeables. En coordonnant ces efforts isolés, en leur donnant une organisation méthodique permanente, le Bureau combait une lacune et répondait à un besoin réel.

Aussi est-ce par milliers, qu'en réponse aux premières circulaires, les demandes de correspondants affluèrent de tous les points des Etats-Unis, de la France et de ses colonies; si bien qu'à l'heure actuelle le chiffre des correspondants français pourvus s'élève à près de soixante mille, ce qui représente un échange d'au moins cent vingt mille lettres par mois, soit un million quatre cent quarante mille lettres par an.

Ce résultat est d'autant plus encourageant qu'il s'en faut de beaucoup que l'œuvre soit conçue comme elle le mérite de l'être. Ceci est surtout vrai en ce qui concerne les établissements de jeunes filles en France; et c'est pourquoi nous sommes si heureux de voir dans l'impossibilité de satisfaire toutes les demandes de correspondance émanant de jeunes filles américaines. En ce moment, dix mille noms sont en souffrance. Or, qui pourrait mieux que nos jeunes Françaises répandre la bonne parole parmi les Américaines, leur faire connaître la vraie France qu'on ignore, la vraie Française, que l'on juge trop souvent si mal, faute de la comprendre?

Avant la fin de l'année scolaire courante, il ne serait pas bien difficile de trouver en Amérique cent mille correspondants de plus. Serait-il impossible d'en faire autant en France? Pourquoi notre pays ne répondrait-il pas à l'appel? Quelle œuvre présente un caractère plus humain, un intérêt plus intense, en vue surtout des événements récents et des préoccupations de l'heure actuelle? Et enfin, quelles ressources ne tient-elle pas en réserve au point de vue purement pédagogique?

D'abord, pour l'enseignement des langues vivantes, traitées trop souvent comme langues mortes, et apprises — ou du moins étudiées, — à grand renfort de règles, de thèmes et de versions, dont le seul intérêt est l'obtention d'un diplôme ou de prix dont les parents seront fiers! Avec la correspondance scolaire l'étude des langues prend un sens nouveau. L'élève se rend compte, il sent que ces mots rébarbatifs de la langue étrangère sont des signes, — des êtres vivants, — des êtres vivants, — des êtres vivants, — tout aussi vivant que ceux de sa langue maternelle, puisqu'ils servent à des millions d'enfants, de papas et de mamans à échanger leurs pensées. Cette lettre qu'il déchiffre a été écrite pour lui; les choses que lui dit son correspondant inconnu prennent pour lui une importance qui se double de l'effort qu'il est peut-être obligé de faire

pour en comprendre le sens exact... Qu'il y a loin de cet exercice, de cet effort spontané, à la lecture d'un texte quelconque, "accompagné de notes et d'un vocabulaire!"

Et puis, un peu plus tard, quelle satisfaction d'écrire soi-même dans la langue étrangère, avec laquelle on s'est peu à peu familiarisée au point de la faire un peu sienne!... Quel soulagement de se dire, en écrivant, que l'on n'est pas tenu d'appliquer strictement telle ou telle règle de grammaire mal digérée, — application généralement stérile...

Mais ce n'est pas seulement au point de vue de l'étude des langues que la correspondance intercolleaire rend des services. La géographie y trouve son compte. Le plan du Bureau comporte une répartition des correspondants telle que les élèves de la même classe reçoivent des lettres provenant de tous les points du pays dont ils apprennent la langue. Les pays de langue anglaise, comme les Etats-Unis, ont été répartis en quinze "zones"; de cette façon, une classe de quinze élèves, par exemple, aura des nouvelles, apprendra la manière de vivre, de penser, des habitants de tous les points du territoire. Ajoutez aux lettres l'enseignement "par l'image" qui résulte des échanges de cartes-poste illustrées, de photos, de revues et journaux illustrés, et voyez combien de découvertes il ne tarderait pas à faire... combien de surprises leur sont réservées!...

Surprises, dans le domaine intellectuel surtout, je crois. Beaucoup de lettres de nos jeunes Français me sont passées sous les yeux, et je dois dire que j'en ai éprouvé quelque... disons le mot: oui, quelque fierté. La plupart de ces lettres étaient charmantes et si intéressantes par ce qu'elles avaient, à leur insu, de vraiment français! Il est possible que l'Américain qui reçoit une lettre contenant beaucoup de détails sur la vie française, soit obligé d'avoir recours à son professeur pour en comprendre le sens; le cas est prévu, et les professeurs de langues vivantes sont mêmes priés de profiter de toutes les occasions possibles pour lire et commenter devant tous les élèves de l'école réunis les lettres qui offrent un intérêt particulier. De cette façon, non seulement les élèves de français sont mis au courant des "choses de France", mais l'école tout entière.

En vue de mettre autant que possible en rapport des correspondants de goûts et d'éducation similaires, il y a dans la feuille d'inscription une colonne où chacun peut indiquer ses goûts dominants. A cet égard, les desiderata des Français sont instructifs et surtout surprenante pour les Américains. Quelle rareté de "sports" et encore ceux que l'on pourrait classer comme tels doivent paraître bien pâles à leurs correspondants d'outre-océan: la bicyclette (à peu près abandonnée ici), les voyages, le tennis, très rarement le football sont les exercices auxquels se livrent ou du moins s'intéressent quelques-uns. D'autres inscrivirent simplement "sports", puis, comme hôteux de leur audace, s'empressèrent d'ajouter "musique", "littérature", "timbres-poste", "lecture". La lecture semble être le goût le plus répandu; puis viennent les langues étrangères, parmi lesquelles, naturellement, l'anglais est au premier rang.

La raison que beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles donnent de leur prédilection pour l'anglais est que cette langue les aidera à mieux comprendre l'Amérique: "Nos deux nations, dit Mlle Magdeleine C. (16 ans), doivent faire tous leurs efforts pour se comprendre." "Je vous aime déjà, cher ami, dit une jeune Toulousaine (17 ans), et il ajoute: "Les fils des deux nations doivent s'aimer et se comprendre. Comment un jeune Français pourrait-il s'empêcher d'aimer un jeune Américain! Nos deux cœurs séparés par l'Océan battraient à l'unisson, et l'union des deux grands peuples sera représentée par l'union de deux écoliers..." Recevez par moi, cher ami, l'accroche de la nation française à la nation américaine."

Le sentiment de reconnaissance et d'affection pour les Etats-Unis revient à chaque instant; cependant, les jeunes Français ont aussi le cœur de faire connaître leur beau pays. Tel, par exemple, M. Marcel Vernet, qui présente, comme suit, sa ville natale, Béziers: "Béziers est une ville du midi de la France, entourée de toutes parts par des vignes, la richesse prédominante de la région. Les vieilles maisons du faubourg, coupées de rues pittoresques, semblent monter à l'assaut de la colline où la ville est située, et au pied de laquelle serpente un petit fleuve côtier, l'Orb. Au sommet de la colline subsistent quelques remparts, derniers vestiges des antiques fortifications de la cité. Par-dessus tout cela se dresse le haut clocher de la cathédrale Saint-Nazaire, qui date du quatorzième siècle et possède un fort beau cloître gothique. La ville est très ancienne. Elle fut fondée sous les Romains. Malgré certains vieux quartiers, il y en a beaucoup de neuf. Béziers compte 52,000 habitants; sa richesse vient surtout des vignobles importants qui l'entourent."

N'est-ce pas qu'après avoir lu cette lettre, notre jeune Américain serait bien indifférent s'il ne cherchait pas à apprendre davantage sur Béziers, et par ricochet, sur le Midi et même sur la France entière? Sans avoir besoin de consulter de livres ou d'at-

tendre la prochaine lettre de son correspondant, un échange de lettres avec ses comrades donnera une première satisfaction à sa curiosité mise en éveil.

Me permettra-t-on de citer encore, dans le même ordre d'idées, le passage suivant d'une lettre de Mlle Hélène M... d'Oran (17 ans)? "L'habitude une contrée ensoleillée sur la côte algérienne; des oranges et des citronniers jettent une teinte claire et donnent un peu de fraîcheur au paysage parfois trop dénudé."

"Bien que n'étant pas originaire d'Algérie, je me plais assez dans ce pays. Le ciel pur me plaît, j'aime la mer Méditerranée, si bleue... mais les été sont très brûlants, et le siroco (vent qui souffle du désert) fait du mal à toutes les plantes, et les habitants ne se portent pas bien non plus par ces journées si chaudes. "Je suis née en France, dans une contrée verdoyante, toute pleine de fraîcheur, en Bourgogne, et cet été, si les circonstances le permettent, je pourrai aller visiter ma ville natale, que je n'ai pas vue depuis plus de cinq ans."

Comme c'est une "première lettre" Mlle M... après avoir présenté son pays, se présente elle-même d'une façon charmante: "Brune, ou blonde, ou rousse?... peut-être est-ce la question que vous vous posez lorsque vous recevez ces lignes... Je suis brune, chère amie; pas très grande, aux yeux noirs, très tranquille, et bien souvent, je vous le dis, bien souvent vous trouverez dans mes lettres une petite pointe de méchanceté... Oh! pas bien terrible malgré cela... "Pas bien terrible"... Non, nous le sentons et sommes pleinement rassurés après avoir lu toute votre lettre, mademoiselle, et nous sommes tout aussi persuadés que vous saurez faire aimer notre "douce" France à vos sœurs d'Amérique, lesquelles, — ne l'oubliez pas — peuvent être d'autant plus utiles à notre cause qu'elles jouissent du droit de vote!"

Et me voilà ramené une fois de plus, et pour conclure, à mon point de départ, où je signalais l'idée fondamentale d'où est né le Bureau de correspondance internationale, idée, ou idéal, qui donne à son œuvre une portée dépassant de beaucoup les avantages purement pédagogiques... Nous tous, Français d'Amérique, savons combien profonde est l'ignorance réciproque des Français de France et des Américains en ce qui concerne les façons de vivre, de voir, de sentir des deux peuples. De la, de part et d'autre, que de jugements faux et trop souvent malveillants! Beaucoup, dont je suis, avaient espéré que le séjour des soldats américains en France ferait beaucoup pour détruire ces préjugés... Hélas! nous savons comment ont tourné les choses: Attraits à un travail d'entraînement très intense avant d'aller au front, les Sammies n'ont pas eu le temps de voir la France quand il leur arrivait d'aller en permission dans quelque une de nos grandes villes... Bref, la plupart sont revenus de notre "belle France" avec l'impression que ce pays qu'on leur avait tant vanté au départ était un mythe; qu'elle n'était en réalité qu'une vaste mer de boue couverte d'innombrables camps où vous persectait la discipline et où vous persectait les professeurs et le vice: boue morale s'ajoutant à l'autre!

Beaucoup, sans doute, reconnaissent aujourd'hui leur erreur, et la Légion américaine des Vétérans de la Grande Guerre n'a cessé de réagir contre les fausses accusations et les racontars absurdes qui avaient été mis en circulation mais il reste encore beaucoup à faire, et c'est à tous les Français et à tous les Américains éclairés et de bonne foi qu'il incombe de faire triompher la vérité et de ramener ainsi la sincérité des sentiments d'amitié et d'admiration mutuelles!

Le Bureau de "correspondance franco-américaine s'offre à vous pour faciliter cet échange de vœux indispensables. Deux cent, trois cent mille Américains se font connaître à l'autant de Français, et traversant tôt ou tard l'Atlantique pour compléter cette connaissance commencée sur le papier, les fils et les filles de ces pionniers continuent à se tenir au courant des choses et des gens d'outre-mer, n'est-ce pas le meilleur moyen d'effectuer cette pénétration nécessaire du génie de deux grands peuples faits pour s'estimer, pour s'aimer, sans complaisance équivoque et sans arrière-pensées?"

ANDRE BEZIAT, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université Vanderbilt (Etats-Unis).

ELLE S'ENRICHIT EN DEUX MINUTES

Londres. — Mlle Gwendoline Thomas, 30 ans, employée comme commis de bureau au service d'une compagnie d'assurance de Liverpool, à qui était échu dans le "sweepstake Calcutta" le nom de Captain Cuttle, cheval vainqueur du grand Derby couru hier à Epsom a gagné 57,000 livres, soit \$285,444, en plus de \$75,000, qu'elle accepta d'un membre du Calcutta Turf Club pour la moitié de son billet. Si elle n'avait pas vendu cette part, elle aurait aujourd'hui \$645,000. Elle s'est cependant enrichie, en un seul coup, de plus d'un quart de million, en deux minutes environ.

Il faut vouloir vivre et savoir mourir — Napoléon 1er.